

"pour avoir possédé le secret, les uns se seraient prêtés à la plus bizarre mystification, les autres en auraient été naïvement les victimes."

A cette conclusion très sensée, je me contenterai d'ajouter: Je ne puis dire qui était le masque de fer, mais je prétends que ce n'était pas Mathioli, et je crois l'avoir prouvé.

PauI de Cazes.

Nos livres

Accusé réception — avec remerciements — est fait du "Petit traité d'Hygiène", par le Dr J.-G. Paradis, de Montmagny.

Trop de bien est à dire de ce recueil qui vient, à son heure, prendre place parmi les œuvres nécessaires et méritantes, pour vouloir le condenser dans ces quelques lignes. La préface, qui a l'honneur d'être signée par M. l'abbé Camille Roy de la Société Royale, dit toute la valeur de ce livre que le Conseil de l'Instruction publique recommande comme "livre du maître" pour nos écoles primaires.

C'est à remarquer, combien sont louables les efforts de ces travailleurs de la pensée à faire adopter pour l'enseignement ce qui est la base de la force humaine "l'hygiène", car depuis des années déjà l'étude de l'hygiène a sa place marquée au programme des écoles.

M. le Dr Paradis insiste avec beaucoup de raison sur les deux grandes maladies de nos jours, l'alcoolisme et la tuberculose, et il en démontre les moyens d'enrayer ce fléau avec une science réelle; c'est le grand côté pratique de son livre.

A la classe enfantine, l'institutrice fait la description du cheval.

—Les pieds, dit-elle, sont terminés par des "sabots".

—Alors, pour Noël, il peut les mettre dans la cheminée.

Entre femmes:

—Lequel des deux penses-tu aimer le plus longtemps, Pierre ou Paul?

—Celui qui m'oubliera le plus vite.

Causerie littéraire

LES REVENANTES

Dans notre cher pays de France, livré depuis quelques années au pouvoir des sectaires, on a vu se produire des infamies qui avaient d'abord semblé impossibles, et auxquelles l'opinion publique, un moment émue, semble s'être habituée à présent comme à une chose toute simple. De ces infamies la plus grande certainement a été l'expulsion des congrégations religieuses.

En effet, sans parler des malheureux que ces hospitalières maisons nourrissaient et soutenaient; des enfants, qui apprenaient dans ces écoles de dévouement et de charité qu'ils avaient une âme immortelle et des devoirs à remplir vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres; ni hélas, des hospices où les pauvres malades, depuis le départ des sœurs, sont livrés aux soins de gardes indignes, déjà salariées par l'Etat, et exigeant malgré cela un pourboire; il y a encore une autre catégorie de victimes dont les souffrances sont moins apparentes, parce qu'elles sont morales celles-là, et à ce titre, inconnues du vulgaire qui ne comprend que ce qui le frappe. Cette catégorie de victimes est composée des religieuses qui font partie des ordres pauvres, et qui sont forcées de rentrer dans leurs familles. Le monde toujours superficiel, et qui ne veut pas voir souffrir pour étouffer ses remords, a décrété que celles qui possédaient encore une famille capable d'assurer leur existence matérielle, étaient moins à plaindre que celles, qui une fois dispersées, se trouvent isolées, privées de secours, n'ayant pour subsister que ce qu'elles peuvent recueillir de la charité publique. Ce triste thème a déjà été traité par plusieurs écrivains, notamment par René Bazin, dans "l'Isolée"; et par Champol, qui a si bien nommé ces pauvres expulsées les "Revenantes". Revenantes, en effet, ne le sont-elles pas? N'étaient-

elles pas mortes de fait, ne les avaient-on pas pleurées comme telles, lorsque fidèles à l'appel divin, elles avaient tout quitté pour prendre la croix, ne voulant connaître ici-bas que la souffrance?

Champol nous fait assister à une de ces navrantes dispersions d'une communauté dont les revenus sont insuffisants pour qu'il soit impossible de continuer la vie commune sur la terre d'exil. Trois religieuses vont nous occuper particulièrement. Rendues au monde, les différences que la religion avait supprimées reparaissent: une très modeste existence attend la plus âgée, sortie du peuple, elle va retomber dans un de ces horribles intérieurs parisiens des faubourgs, refuges du vice, de l'immoralité et de l'irrégion. Quelles souffrances vont être les siennes, il est inutile d'insister sur ce sujet, mais en revanche, aussi, quel apostolat à exercer vis-à-vis de ces égarés qui la méprisent et qu'elle va tout doucement ramener à Dieu. Au moins là, elle peut encore continuer à mériter et à faire le bien. La supérieure, dépourvue de ressources personnelles, âme vraiment grande, intelligence élevée, possédée par une inextinguible soif de dévouement, saura se plier aux exigences d'une situation effacée et pénible dans une famille d'industriels parvenus, vulgaires et antipathiques.

La troisième de ces pauvres réfugiées chassées de l'asile de paix où elles avaient désiré mourir, rentrera, jeune encore, dans un milieu élégant, luxueux, confortable, auprès d'une mère qui l'idolâtre et qui a souffert le martyre, six ans auparavant, lorsque sa fille unique et adorée est partie. Pour celle-là, en apparence, le chemin va sembler plus doux; et pourtant, c'est cette pauvre âme, jetée tout en dehors de sa voie qui aura le plus de combats à soutenir. Pour plaire à sa mère, elle va essayer, malgré sa répugnance, de se rattacher à la vie, de s'y refaire une place comme si de rien n'était. Et, tandis que ses deux compagnes pourront continuer à réaliser leur programme de détachement et de dévouement,